

"Elle se résume en un bien petit nombre de maux : Je vais mourir, et je suis ruiné..."

—Allons, se dit Annunziata, le rêve continue ! C'est un horrible rêve ! par bonheur il est insensé !

Une fois convaincue qu'elle servait de jouet à quelque cauchemar effroyable, elle écouta avec une sorte de calme.

Le vieillard lisait sans s'arrêter un instant, et d'une voix qui ne tremblait pas :

"Je puis compter, sinon les jours, du moins les mois qui me séparent de mon heure suprême ; et ma fortune immense est si complètement anéantie, que non-seulement il ne restera rien après moi, mais encore, et je rougis de honte en traçant cette ligne sinistre ! on pourra prononcer sur ma tombe le mot infamant de *banqueroute*, et flétrir mon nom, si longtemps honoré..."

Annunziata n'était plus à genoux. Elle venait de se lever par un effort machinal et en quelque sorte automatique.

Un éclat de rire nerveux et strident, d'une expression effrayante (le rire éclatant de la folie) s'échappa de ses lèvres.

"Mon père, bégaya-t-elle ensuite en parlant avec lenteur et sans inflexions, mon père, je vous en prie, éveillez-moi ! Je vous jure que ce rêve me fait souffrir cruellement. Savez-vous bien ce que j'entends ? le mot de *banqueroute* accolé à votre nom ! Don José Rovero, banqueroutier ! qu'en dites-vous, mon père ?"

Et pour la seconde fois Annunziata eut un accès de son effroyable rire.

Le vieillard la regarda avec épouvante.

"Seigneur mon Dieu, murmura-t-il en lui-même n'est-ce pas assez de prendre ma vie ? En m'envoyant la mort, enverrez-vous aussi la folie à ma fille ?"

Puis il ajouta tout haut :

"Plus d'illusions, chère enfant bien-aimée ! Tu ne fais pas un horrible rêve ! Tout ce que je te lis est vrai, tout ce que tu entends est réel ! Je te l'ai dit, je te le répète, courage et résignation ! Laisse-moi continuer... il faut que j'aille jusqu'au bout. L'heure s'écoule et je vais mourir..."

—Mourir ! répéta la jeune fille, comme si elle ne comprenait pas ; et elle ne comprenait pas en effet.

—Où, répondit don José, mourir ! et le moment approche."

Elle poussa un cri déchirant, elle battit l'air de ses bras étendus et, tournant à deux reprises sur elle-même, elle retomba dans cette posture qu'elle venait de quitter, c'est-à-dire agenouillée auprès du lit.

Le vieillard la crut d'abord évanouie. Il n'en était rien. Quoique brisée par cette commotion si violente et si peu prévue, la jeune fille conservait dans toute son acuité le sentiment de la douleur.

Pendant quelques secondes elle plongea sa tête dans les draps en désordre qui couvraient le lit d'agonie du vieillard. Quand elle releva la tête, sa pâleur était si grande que, sans le fébrile éclat de ses yeux, on aurait pu prendre son visage pour un masque de cire vierge merveilleusement modelé, mais auquel le coloris de la vie manquait encore.

"Mon père, dit-elle alors avec un calme étrange, je vous écoute... lisez... j'aurai de la force..."

Le vieillard aurait voulu pouvoir accorder quelques minutes de sursis à la malheureuse enfant. Il s'interrogea lui-même, il étudia les pulsations de son cœur. Hélas ! ainsi qu'il venait de le dire, l'heure s'écoulait, le moment était proche. Désormais il ne pouvait plus rien distraire du temps qui ne lui appartenait plus.

Il reprit et il acheva la lecture de cette lettre longue et déchirante dans laquelle il racontait à Philippe Le Vaillant ses souffrances et ses infortunes, et qu'il terminait en demandant, pour sa fille orpheline, asile, protection et affection.

Pas une seule fois Annunziata n'interrompit le vieillard.

Elle écoutait avec une fermeté stoïque en apparence, mais que démentaient les soulèvements impétueux de son sein, ses sanglots étouffés, et les larmes qui baignaient son visage.

"Voilà ce que j'écrivais à Philippe, dit José Rovero. Maintenant, tu vas savoir ce que Philippe m'a répondu."

Il déploya le papier remis entre ses mains par le capitaine du navire espagnol, et, d'une voix que l'émotion faisait trembler et entrecoupait à chaque mot, il lut cette lettre si courte et si belle qui se terminait par ces phrases :

"Voici de quelle façon nous allons arranger l'avenir : Un liquidateur de ton choix partira pour la Havane aussitôt que tu seras arrivé en France. Il règlera toutes tes affaires et paiera ces deux pauvres millions à propos desquels tu te tourmentes si follement ! Ceci fait, tu redeviendras pour la troisième fois mon associé, et nous ne nous quitterons plus. Non, nous ne nous quitterons plus ! Et comment donc pourrions-nous désormais nous séparer, puisque nous ne formerons qu'une seule et même famille ? ...

"José, mon vieil ami, mon frère, j'ai l'honneur de te demander pour mon fils Olivier la main de ta fille Annunziata..."

En arrivant à cette dernière ligne, qui nous semble sublime en sa simplicité, en lisant cette demande à la fois touchante et pleine d'une chevaleresque grandeur, don José pleurait comme Annunziata elle-même.

"Garde bien cette lettre sacrée, mon enfant, fit-il ensuite, c'est ton seul héritage ! Je n'ajoute pas : Aime de toute ton âme celui qui l'a écrite ! A quoi bon te le dire ? Grâce au ciel, tu ne seras point tout à fait orpheline, le père que tu vas retrouver remplacera celui que tu vas perdre.

—Est-ce qu'on remplace la tendresse de toute sa vie ? s'écria la jeune fille, est-ce qu'on remplace un cœur comme le vôtre ? une âme comme la vôtre ? Est-ce qu'on peut enfin vous remplacer, mon père ?"

Le calme momentané d'Annunziata venait de disparaître comme disparaît la neige qui se fond aux premiers rayons du soleil.

Elle ajouta avec exaltation :

"Et d'ailleurs je ne vous crois pas, mon père, je ne dois pas vous croire ! Non, vous ne mourrez point ! Votre vie sera longue encore, pour mon bonheur et pour le vôtre ! Pourquoi Dieu qui vous a donné à moi, vous reprendrait-il ? En quoi donc l'ai-je offensé pour qu'il veuille me punir aussi durement ? Ce serait plus que de l'injustice cela, savez-vous ? ce serait de la cruauté ! C'est impossible. Dieu est juste, Dieu est bon. Souvent il pardonne aux coupables, à plus forte raison ne frappe-t-il pas les innocents ! Je vous dis que vous vivez ! Votre ami, dans sa lettre, ne vous le dit-il pas comme moi ? L'air de la France vous ravivera, les médecins français vous rendront la santé ! C'est un pressentiment qui me le crie, et mes pressentiments ne me trompent jamais. Hâtez-vous donc de chasser toutes ces idées sombres qui me font mal, reprenez un peu de force, et partons. Croyez-moi ; mon bon père, le voyage commencera votre guérison, les soins de votre Annunziata et le bonheur de revoir après tant d'années votre vieil ami, l'achèveront. Avant un an, j'en suis certaine, on dira de vous que vous avez la verdeur et l'activité d'un homme de trente ans, comme on le dit de M. Le Vaillant, qui cependant est votre aîné. Allons, mon père, je vous en supplie, et vous ne pouvez pas me le refuser, montrez de l'énergie, combattez ces funestes prévisions qui me désespèrent et qui vous tuent, reprenez confiance en l'avenir, et vous serez sauvé.

—Hélas ! hélas ! pauvre chère enfant bien-aimée, répondit José Rovero, pour me sauver aujourd'hui, pour retarder même de quelques heures mon heure suprême, il faudrait un miracle.

—Le croyez-vous ?

—Je n'en suis que trop certain.

—Eh bien ! fit Annunziata avec une magnifique expression de foi, ce miracle, je vais le demander à Dieu, et Dieu me l'accordera !"

La jeune fille se prosterna devant un tableau d'Esteban Murillo, représentant le crucifiement, et elle s'écria, d'une voix où vibrât l'enthousiasme d'une radiuse et ferme espérance :

"Mon Dieu ! s'il faut un miracle pour sauver mon père, faites ce miracle !"

Et elle ajouta tout bas :

"Et en échange de sa vie, mon Dieu, prenez ma vie !"

Puis elle se releva, calmée, avec la certitude que sa prière ardente était montée jusqu'au pied du trône céleste, et qu'elle avait été favorablement accueillie.

Au moment où elle revint auprès du lit de son père, son visage, en quelque sorte transfiguré, rayonnait de confiance. Cette confiance se répandait autour d'elle comme se répandent la lumière et la chaleur.

Don José, ranimé par l'expression de ce beau regard et de ce sourire d'heureux augure, se sentit tressaillir et se dit :

"Qui sait ? Dieu ne peut-il avoir entendu la prière du plus pur de tous ses anges ?"

En même temps il lui sembla qu'un soulagement inattendu et inespéré se manifestait en lui, il lui sembla que les pulsations de son cœur se faisaient moins profondes et moins sourdement douloureuses, et qu'après tant de jours et tant de nuits sans repos, le sommeil, un sommeil réparateur et vivifiant, venait alourdir ses paupières.

"Mon enfant bien-aimée, dit-il d'une voix faible, mais parfaitement distincte, je crois bien que je vais dormir.

—Que Dieu le veuille ! répondit Annunziata.

—Embrasse-moi, chère enfant, avant que mes yeux se ferment."

Annunziata couvrit de baisers le front et les joues du vieillard.

"Je ne me trompais pas, reprit ce dernier, voilà que vient le sommeil, et le calme avec lui, le calme dont j'ai tant besoin. Ma fille chérie, assieds-toi là, près de moi, et donne-moi ta main. Je veux, en m'endormant, la sentir entre les miennes."

Don José, assis jusqu'à ce moment sur son lit se reversa doucement en arrière, de façon à reposer sa tête sur les oreillers.

Son dernier regard fut pour Annunziata, dont ses mains étendues pressaient la main.

Un sourire vint à ses lèvres.

"Oui, mon enfant, balbutia-t-il d'une voix qui ressemblait à un souffle, Dieu t'a peut-être entendue."

Puis ses yeux se fermèrent. Il dormait.

A la clarté vacillante des bougies, la jeune fille contemplait le pâle sourire arrêté sur la bouche de son père endormi.

"Oh ! plus de doute ! se disait-elle, tandis que l'espérance presque éteinte se ranimait dans âme, ma prière est montée là-haut ! le miracle s'accomplit !"

Et de même que l'invocation ardente s'était exhalée du cœur d'Annunziata, l'ardente action de grâces s'échappa de ses lèvres.

Une heure à peu près s'écoula.

La jeune fille se condamnait à l'immobilité la plus absolue, de peur de réveiller Don José.

"Comme son sommeil est calme et doux ! pensait-elle ; le faible bruit de sa respiration n'arrive pas même jusqu'à moi. Depuis bien des jours, cependant, le souffle qui s'échappait de sa poitrine oppressée ressemblait à un râle, et je souffrais en l'écoutant !... Oh ! Dieu est bon, et je le bénis !"

Et, malgré la fatigue de tant de nuits passées au chevet du mourant, malgré les longues angoisses de l'attente et du doute, les belles nuances roses de la vie et de la jeunesse commençaient à refluer sur les joues livides et amaigries de la pauvre enfant.

Mais, soudain, ces naissantes couleurs disparurent, l'horreur et l'effroi dilatèrent les pupilles de la jeune fille et rendirent ses yeux hagards ; sa bouche s'entr'ouvrit pour jeter un cri qu'elle ne put achever.

Annunziata venait de sentir les mains du vieillard se raidir et se glacer sur la sienne.

Elle s'efforça de ne pas comprendre. Elle enlaça Don José de ses deux bras, elle embrassa son front en balbutiant :

"Mon père, éveillez-vous ! mon père, parlez-moi ! Votre silence m'épouvante ! Oh ! mon père, mon père, ne voulez-vous donc pas me répondre ?"

Hélas ! la bouche de Don José était muette pour jamais, et la jeune fille venait de sentir sous ses lèvres la chair froide et rigide d'un cadavre !

Au moment où Annunziata souriante espérait